

Littérature médiévale

Anders Bengtsson : *La Vie de sainte Bathilde. Quatre versions en prose des XIII^e et XV^e siècles, publiées avec introduction, notes et glossaire. Etudes romanes de Lund, 54. Lund University Press, Lund, 1996. 164 p.*

Sainte Bathilde fut l'épouse du roi Clovis II. Elle fonda le monastère de Corbie et agrandit celui de Chelles, où elle mourut en 680 ou en 681. Il existe en latin deux Vies de la sainte, dites A et B, plus un résumé de B, un récit du transfert de ses reliques et enfin un texte qui raconte la révolte et la punition des enfants royaux, publié en 1916 sous le titre de *La Légende des Enervés de Jumièges*. En prose française, il existe quatre Vies de la sainte, dont Anders Bengtsson a le grand mérite de donner ici l'*editio princeps*.

La version I est une traduction, faite au XIII^e siècle, de la Vie latine dite B, mais avec une interpolation traduite de la légende des Enervés de Jumièges. L'éditeur pense qu'une même personne a traduit les deux textes et interpolé le second dans le premier. Il signale pourtant des différences linguistiques entre l'épisode interpolé et le reste, mais ajoute que «Si ce n'est pas une coïncidence, cela peut être dû à un effet voulu par l'auteur ou le copiste du manuscrit» (p. XXIII). On aurait aimé une discussion plus approfondie de ce point de vue.

La version II est une révision ou modernisation de la version I, faite au XV^e siècle. Je serais tenté de dire que c'est une traduction libre de l'ancien français en moyen français. Outre la version I, le réviseur connaissait la même Vie latine que son prédécesseur; l'éditeur ne dit pas s'il connaissait également la source latine de l'épisode interpolé. Cette version ajoute une traduction du récit latin du transfert des reliques.

Les versions III et IV, toutes deux brèves, datent du XV^e siècle et semblent avoir comme source une Vie latine qui résume celle que traduisent les versions I et II. L'éditeur s'exprime vaguement sur l'identité possible de cette source avec le résumé latin conservé. Des deux manuscrits de III, l'un donne successivement deux versions brèves de la vie de la sainte. Il ne semble pas y avoir de rapport direct entre III et IV.

L'éditeur décrit succinctement les manuscrits de chaque version afin de motiver le choix de celui qu'il a édité (avec un bon appareil critique qui donne les variantes des autres). La filiation des manuscrits l'intéresse moins. Il n'y a pas de description paléographique.

Sans avoir pu comparer les textes imprimés avec les manuscrits, j'ai l'impression que l'éditeur a fait son travail avec beaucoup de soin, et j'ai très peu de remarques à faire. Dans la version I, il y a deux occurrences de l'imparfait *vaioit* + *a* + infinitif : 3.11 et 32.6. L'éditeur (pp. 105 et 154) les attribue au verbe *veoir*, qui signifierait ici 'veiller à'. Mais au sens de 'voir', ce verbe a partout dans ce texte *ve-* à l'inf., au pr.ind. 4 et 5 et à l'impf.ind., où le thème est prétonique. A cela s'ajoute que dans d'autres textes, *veoir* ne semble pas connaître la construction qu'on observe ici avec le sens qui convient, qui est d'ailleurs plutôt 'aspirer à, désirer'. Je suppose que *vaioit*

est une faute (commise par le copiste ou par l'éditeur?) pour *baoit*. – A la p. 35, on lit : «... mist grant paine a chiax qu'ele avoit norris a traire a religieusement vivre ...», et le glossaire traduit *traire* par 'endurer' (je vois mal comment l'éditeur comprend le passage). Mais il vaut mieux lire *atraire* en un seul mot, sans répétition de la préposition de même que dans la construction semblable 34.11, et traduire ce verbe par 'amener'. – A la p. 45, on lit : «si fist a sen sepulchre tant de miracles que nus malades n'i venoit qu'il, c'onques maladie il eust, qu'il n'i recouvrast se santé»; le premier *il* est commenté à la p. XXXIX («il fait parfois fonction de pronom tonique», erreur pour : «il est parfois séparé de la zone verbale»), les deux *que* sont commentés à la p. XLVI, et *onques* serait selon le glossaire, p. 147, un adjectif indéfini signifiant 'n'importe quel'. Mais il vaut mieux lire «...venoit, quelconques maladie il eust, qu'il...» (il suffit de remplacer *i* par *e*). – Au lieu de *ensuit* pr.ind.3, je suppose qu'il faut lire *ensiut*, au moins dans la version I. – Dans les autres versions, on lit *pouvoir*, *povoit*, *povoient* pour *pouvoir*, *pouoit*, *pouoient*.

Le glossaire est très riche. Il n'est pas exempt d'erreurs. Pour les verbes dont l'infinitif n'est pas attesté dans les textes publiés, l'éditeur en ajoute un entre crochets. Mais il y met souvent *-er* pour *-ier* : *abaissier*, *abreger*, etc., et il se trompe parfois de suffixe, en mettant *assouagir* pour *assouagier*, *blandir* pour *blandier* (la forme du texte est le part. prés. *blandiant*), *doler* pour *doloir*, *espanoir* 'expier, racheter' pour *espanir* (= *esperir*). Certaines formes verbales sont mal identifiées : *avint* 5.16, 8.1 n'est pas du pr. ind. mais du parf.; *dissent* 81.8 n'est pas de l'impf.ind. mais de l'impf.sbj.; *esjouyssoient* n'est pas du sing.; sous [*laissier*], on lit «v. réfl. pr. ind. 3 *se laist* 41.8», mais *se* y dépend de l'infinitif qui suit *laist*, et *laist* est du pr. sbj. (à ranger p. XLIII parmi les verbes qui ont *-t* au pr. sbj. 3); *metons* 18.5 n'est pas du pr. ind. mais du pr. sbj. (même forme dans les deux modes); *puissent* n'est pas du pr.ind. mais du pr.sbj.; *puissiez* n'est pas de l'impf.sbj. mais du pr.sbj.; *servit* 51.1 n'est pas du parf. mais de l'impf. sbj. (= *servist*). D'autres remarques : *se seoient* 20.2, 64.2 ne signifie pas 's'asseyaient' mais 'restaient assis'; diviser l'article *fenir* en deux : *fenir* et *finer*; *obtemperer* n'est pas transitif; *dont* [= *donc*] (+ *ne*) introduisant une principale interrogative qui invite à une réponse affirmative (à laquelle elle équivaut en tant que question rhétorique) est traduit par 'alors'; *encore* introduisant une principale au subjonctif qui équivaut à une subordonnée hypothétique concessive (par exemple *encore fust li cors en seculer habit, si...*) est appelé conjonction.

Un chapitre est dédié à la langue des manuscrits de base. Il contient des observations pertinentes, sans qu'on voie toujours la raison du choix. Certaines observations sont inexactes. L'infinitif *veir* n'est pas née de *veir* par réduction phonétique de la diphtongue (p. XXXIII) mais par une substitution du suffixe. Ce n'est pas *ei* pour *ai* qu'on trouve dans *traveillez* (p. XLVIII) mais *e* pour *a* (suivi de la latérale palatale écrite *-ill-*). «La conjonction *que* est exprimée avec redondance cinq fois dans le texte» (la version I) : oui, en supprimant 45.6 (voir ci-dessus) mais en ajoutant 31.15. Le *-p-* ne serait pas étymologique dans *sollempnellement* (p. L); cette graphie n'en est pas moins un latinisme, puisque fréquente dans les textes latins (de même dans *dampnerons* 18.2). Ce n'est pas une phrase clivée mais un membre en extraposition

qu'on voit dans un exemple comme celui-ci : «car les biens que le saint esperit donne a la personne, on les doit celler» (p. LVI).

Mais ces quelques faiblesses signalées ne sont que des détails. Elles ne sont d'ailleurs pas dues à un manque de soin. Bien au contraire, l'éditeur a travaillé avec un soin extraordinaire et nous a donné une édition à la fois utile et intéressante, surtout peut-être en offrant deux versions à la fois, en ancien et moyen français, de la même Vie.

Povl Skårup
Université d'Århus

Littérature française

Denis Diderot : *Salons III et IV, Ruines et paysages, et Héros et martyrs. Textes établis et présentés par E. M. Bukdahl, Michel Delon, Annette Lorenceau, Dider Kahn et Gita May. 563 + 457 pages. Hermann, Paris, 1995.*

La *modernité*, thème récurrent dans l'immense littérature sur Diderot, prend toute son importance aussi bien que sa pertinence quand on aborde le domaine fascinant des *Salons* ou des *Pensées sur la peinture*. Depuis la très belle thèse de Else Marie Bukdahl, il est établi, avec toute la compétence de l'historien de l'art, combien Diderot se distingue des critiques qui le précèdent par sa subtile distinction entre des catégories comme description, interprétation et évaluation esthétique.

Il était donc logique que l'édition Dieckmann-Varloot des œuvres de Diderot fit appel justement à Madame Bukdahl pour la présentation des volumes comportant les *Salons*. Fort heureusement, la maison Hermann a fait accompagner l'édition monumentale de quelques volumes, abordables au grand public, qui permettent à tout amateur de s'initier à ce trésor en profitant, dans un format commode, de l'iconographie et de l'appareil critique de la grande édition. Cette heureuse initiative a valu au grand public deux volumes parus en 1984 (voir *Revue Romane* 20, 2, 1985) et, en complément, les deux volumes dont il est question ici.

Le volume intitulé *Ruines et paysages* comporte avant tout le célèbre *Salon 1767*. Dans l'Introduction de ce volume, Mme Bukdahl insiste sur l'originalité de Diderot dans le domaine esthétique par rapport à ses contemporains, alors que Michel Delon voit dans le *Salon 1767* un 'carrefour philosophique' : «Les beaux-arts sont désormais solidaires de la réflexion politique et philosophique de Diderot.» En outre, Delon retrouve, dans les renvois que pratique Diderot entre les toiles commentées, la technique qui assure à l'*Encyclopédie* la multiplicité des entrées et des parcours de lecture.

Rappelons, pour mémoire, que c'est dans ce Salon que l'on trouve, intercalé dans une réflexion sur la valeur des esquisses («Pourquoi une belle esquisse nous plaît-elle plus qu'un tableau?»), le récit truculent d'une soirée animée, dans une taverne, où il est question des mérites du président de Brosses. Rien que pour rappeler à qui l'aurait oublié que chez Diderot, tout se tient.